

La Revue Canadienne publie un Album littéraire et musical, paraissant tous les mois, par livraisons de 32 pages de matières littéraires et 4 pages de musique. Les douze livraisons de l'année contiennent la matière de 10 volumes ordinaires.

ON S'ABONNE :

A Montréal, AUX BUREAUX No. 15,

RUE ST. VINCENT.

A Québec, CHEZ M. F. X. JULIEN,

MAISON DE LA CORPORATION.

La Revue Canadienne

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL, ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

Education.

Industrie.

Progrès.

PARAISANT LES Mardi et Vendredi

CONDITIONS D'ABONNEMENT. (Payable d'avance.)

Abonnement au Journal semi-hebdomadaire pendant un an, par la poste, en avance	24
Abonnement à l'Album littéraire et musical, par la poste, en avance	24
Aux deux publications réunies, par la poste, en avance	48
Tout instituteur s'abonnant et payant l'année entière, reçoit en plus un exemplaire gratuit de l'Album littéraire et musical	
PRIX DES ANNONCES.	
Six lignes et au-dessous, première insertion	25 c.
Dix lignes et au-dessous, deuxième insertion	20 c.
Trois lignes et au-dessous, troisième insertion	15 c.
Au-dessus de six lignes, par ligne	25 c.
Toute insertion subséquente, le quart du prix. (A l'exception des lettres.)	

Feuilleton de la Revue Canadienne.

LES MÉTAMORPHOSES DE LA FEMME

I.

LA CONQUÊTE D'UNE MANSARDE.

IV.

(Suite.)

La comtesse, toute palpitante, était retombée sur le siège qu'elle venait de quitter. Peu faite de pareilles émotions, elle semblait être près de s'évanouir. En la voyant ainsi frissonnante, décolorée, Timothée s'alarme; il n'a chez lui ni sels ni flacons. Que faire? Sans doute Lucie a besoin d'être délacée, mais respectueux devant elle, comme il ne l'a jamais été devant nulle autre, il n'ose se charger d'un semblable office. Il va, il vient, il s'arrête, il perd la tête. Enfin il se décide à aller chercher du secours chez les voisins, mais elle le retient d'un geste. Alors il se rapproche d'elle, et, se souvenant du remède populaire, se dispose à lui frapper dans la main; mais cette main, si blanche et si douce, si fraîche, si blanche, si douce; il n'ose encore, il craint de la meurtrir par le rude contact de la sienne. Réduit à l'impuissance, il contemple avec anxiété ce pâle visage, en poussant des soupirs effrayants. Lucie soulève sa paupière, et de nouveau leurs regards se rencontrent; mais directement cette fois, et non réfléchis par une glace. Elle lui voit les yeux mouillés de larmes. Tout à coup il songe qu'il a en possession le remède souverain en pareil cas, le vinaigre; il court à une armoire, l'ouvre, en tire une bouteille prend un ling, le premier venu, dans le panier de Lucie; il retourne à sa malade, s'agenouille près d'elle et lui imbibé le front, les tempes, les narines.

— Mais c'est de l'huile, murmure Lucie. C'est bien de l'huile! reprend-elle en secouant la tête et en revenant tout à fait au sentiment de la vie.

Et son évanouissement se termine par un soupir, auquel Timothée lui-même finit par s'associer.

La connaissance était faite, et faite gaiement. Lucie ne craignait plus autant de prolonger la tête-à-tête. Le jeune sculpteur s'était montré vis-à-vis d'elle respectueux et réservé; d'ailleurs il lui fallait bien le temps de se remettre tout à fait; puis elle conservait l'espoir d'arriver ce jour même à la révélation du grand mystère.

— Au moment de reprendre la conversation interrompue par l'arrivée de Julie Moncaud, sa pensée s'arrête sur celle-ci :

— Pourquoi donc n'avez-vous pas été au bal où vous deviez retrouver cette Julie? dit-elle; vous vous seriez expliqué tous deux, comme c'était votre intention, et cela m'eût épargné une scène qui m'a fait grand-peur, je vous assure.

— Si je n'y ai pas été, c'est de votre faute, mam'zelle, répondit Timothée en lui jetant de côté un regard d'anouroux.

— Comment? — Sans doute. Je vous avais vue, j'ai pensé à vous, et cela m'a suffi pour ma soirée. Ah! c'est que, vous ne savez pas, moi, quand je me trouve seul, je suis songeur, rêveur, rêve-cieux si vous voulez; l'amour m'entre d'abord par la tête.

La noble comtesse se mordit les lèvres, très désappointée du nouveau tour que prenait la conversation.

Malgré la modestie de son origine et son peu d'ambition, elle avait eu le temps de se façonner et de s'habiller aux mœurs élégantes, et se souciait peu de cette passion roturière qui, à l'inopportune, menaçait de s'allumer pour elle à un quatrième étage.

— Ah! si je pouvais vous dire, poursuivit l'artiste, qu'elles idées vous avez le don de faire naître en moi! Jusqu'à présent, voyez-vous que dans un monde impossible. Celles que j'ai aimées, je les voyais, mais elles ne me voyaient pas; je leur parlais, mais sans espérer une réponse. Cela vous semble bizarre, inexplicable, n'est-il pas vrai? Eh bien, il en est ainsi. Au lieu que vous voyez, je puis vous approcher du moins, votre regard peut répondre au mien, et votre parole à la mienne, et cependant vous ne rappelez...

— Monsieur Timothée, interrompit Lucie en se levant, restons-en là, je vous prie; vous finirez par me faire aussi peur que votre Julie Moncaud! Et si vous tenez à m'être agréable, ne me parlez plus sur ce ton, et cessez de me regarder ainsi.

Timothée baissa la tête, puis après un moment de réflexion, changeant tout à coup de contenance et de langage.

— A la bonne heure, mam'zelle Lucie; il en sera fait selon vos ordres. Ce n'était pas une déclaration que je vous adressais. Vous m'avez mal compris. Parlez-moi de ce que je ne me suis pas expliqué clairement. Au fait, il n'est rien de si facile de dire à une jolie fille que ce qu'on aime en elle que n'est pas elle.

— Comment! ça n'est pas moi!

— C'est convenu, restons-en là, puisque ça vous fâche. Ce serait avoir trop de guignon

que de perdre le même jour mes deux blanchisseuses! Ainsi vous reviendrez?

— Pourquoi pas? — D'ailleurs, vous emportez mon linge, vous serez bien forcée de me le rapporter. Mais, à propos, où donc demeurez-vous? Vous ne m'avez pas donné votre adresse.

— Ne vous ai-je pas dit que j'étais votre voisine? — Oui, mais êtes-vous ma voisine de quartier ou de rue?

— Et si je logeais dans la même maison? — Vraiment! — Dans le même escalier? — Pas possible!

— Au même étage? — Allons donc! s'écria-t-il en élevant la voix, que! le logement de cette pauvre mère le Dentu qui était vacant, et dont elle a été chassée par ce brigand de Bècher, au parce qu'elle ne pouvait plus le payer... à ce point qu'il a fait vendre ses meubles!... En effet, hier j'ai entendu qu'on emmenait... et c'était pour vous?

— Oui, répondit Lucie en souriant.

Mais le jeune homme ne souriait pas, lui; sa figure s'était tout à coup contractée et assombrie.

— Ah! si c'est vous qui êtes celle-là, mam'zelle, reprit-il avec un geste de répulsion, ça ne vous va pas de faire la prude! C'est donc pour vous que ce gros monsieur chauve (il parlait de moi...) a loué le local de M. le Dentu? C'est donc pour vous qu'il voulait me faire rompre mon bail, afin d'établir une communication entre les deux logements? Je comprends maintenant pourquoi vous étiez si désireuse de vous réinstaller ici! Oui, c'est clair, il serait entré d'un côté, vous de l'autre; on n'y aurait rien vu, et, grâce à la porte de communication...

— Ah! tenez, tenez, vous aviez tout de mépriser Julie Moncaud; elle vaut mieux que vous! elle y met plus de franchise du moins, et elle saurait respecter sans doute le logement qu'aurait habité sa mère défunte!

Sous cette apostrophe foudroyante, inattendue, Lucie se trouble, et c'est à peine si d'une voix inarticulée elle peut répondre pour repousser les suppositions offensantes, mais néanmoins vraisemblables, de Timothée.

Toute confuse, elle gague la porte sans qu'il cherche à la retenir; mais à peine sur le seuil, relevant aussitôt la terreur peinte sur le visage.

— Quelqu'un! s'écrie-t-elle; quelqu'un!... Elle fait un mouvement pour fermer la porte et mettre le verrou; mais s'enfermer avec l'ouvrier sculpteur, dans la circonstance présente et d'après l'opinion qu'il vient de manifester sur elle, c'est achever de se compromettre.

— Cachez-moi!... reprend Lucie toute haletante; plus tard, je vous dirai... Mais renvoyez-le, renvoyez-le!

— Avant que Timothée, stupéfait de ce retour imprévu, se soit mis en devoir de la sauvegarder, selon son désir, Lucie, qui connaît les étres du logis, s'est déjà réfugiée dans un grand cabinet noir pratiqué dans cette chambre comme dans l'autre, sous la pente du toit.

Elle vient à peine de tirer à elle la petite porte vitrée lorsque l'autre porte, celle du corridor, s'ouvrant tout à coup, donne passage au bel Albert de la Londe.

— C'est encore moi! dit celui-ci, en se contentant de saluer de la main le maître de céans.

— Et qui vous amène de nouveau? lui demande Timothée d'un ton bref. Puis il murmure à part : — Elle connaît donc aussi celui-là!

— Pardonnez-moi si je vous dérange, reprend Albert avec une feinte courtoisie; mais je suis envoyé vers vous par une belle dame un peu coquette, un peu fantasque, qui ne sait pas trop ce qu'elle veut. Si vous me renvoyez, jeune homme, c'est que je suis forcé, momentanément, d'obéir à son caprice. Puis-je vous parler?... êtes-vous seul?

Et il désigne du doigt le panier laissé par Lucie.

— C'est le panier de ma blanchisseuse; elle doit venir le chercher, répond Timothée; mais si vous voulez passer dans l'autre pièce, elle pourra, sans nous déranger, entrer et sortir.

Il appuya fortement sur ce dernier mot en élevant la voix.

Lucie profita de l'avis, remercia tout bas celui qui vient de le lui donner; elle sort de sa cachette, tandis que les deux jeunes gens passent dans l'autre pièce, et elle regagne vivement l'hôtel de Mauduit, où elle arrive tout effarée, ayant grand-peine à se remettre de ces multiples émotions éprouvées par elle durant cette terrible matinée.

Comme j'étais au courant de l'affaire en qualité de confident, désirant connaître le résultat de l'entreprise, je ne manquai pas de me trouver chez elle à l'heure convenable.

— Savez-vous que vous m'avez compromise et qu'il n'en sera rien? — Qui? moi! répondis-je d'un air stupéfait, accompagné cependant d'un mouvement d'épaules. Expliquez-moi de grâce...

— Le temps me manque en ce moment; mais vous dinez avec moi, au dessert je vous conterai tout.

Et elle me donna une nouvelle commission, dont je m'acquittai avec ma ponctualité ordinaire.

A l'heure du dîner, je fus exact. J'avais parfaitement réussi dans la négociation dont elle m'avait chargé. Je n'avais eu qu'à mettre à exécution les intentions généreuses et bienfaisantes de ma charmante comtesse. J'étais content d'elle et de moi; elle m'honorait exclusivement de sa confiance, j'étais de plus en plus dans son intimité. Du futur, on n'en entendait plus parler depuis quelques jours je m'en réjouissais lorsqu'à l'instant de nous mettre à table Josephine annonça M. Albert de la Londe.

En entrant il fit une profonde salutation, et s'adressant à la comtesse.

— Madame, lui dit-il de l'air le plus majestueux, j'espère que demain la mansarde sera libre et à votre disposition.

— Quoi! Albert! s'écria la comtesse en battant des mains, serait-il vrai!

— Je crois pouvoir vous en répondre.

— Et moi qui vous accusais!... Ah! j'ai été injuste... pauvre Albert! Vous avez donc trouvé moyen de le décider enfin! mais comment? — C'est la mon secret.

— Allons, bon! lui aussi il a son secret. N'importe, soyez le bienvenu, venez qui m'apportez cette grande nouvelle... Tenez votre promesse. beau neveu, je tiendrai la mienne. Une fois la mansarde à moi... à nous... nous y ferons une visite ensemble, et de là chez le notaire! Quant au reste, eh bien, le plus tôt sera le mieux!

Et elle lui tendit gracieusement sa main, qu'il baisa.

Ce jour-là, je l'avoue, je fis un très mauvais dîner.

Tandis que Lucie s'échappait de sa cachette et rentrait à l'hôtel, M. de la Londe et Timothée Besson, enfermés tous deux dans la chambre à coucher de ce dernier, avait eu la conversation suivante :

— Monsieur, je reviens pour cette même affaire.

— Parbleu! monsieur, je m'en doutais.

— Êtes-vous devenu plus raisonnable? — Non, monsieur.

— Si je vous offrais une bonne somme d'argent? — Je ne l'accepterais pas.

— Mais enfin, cela Albert et lui jetant un regard furibond, vous avez résolu de me pousser à bout? Prenez garde!

L'ouvrier soutint le regard du dandy sans s'ébranler. Celui-ci haussa les épaules avec un geste de dédain, et toujours armé de sa cravache châtelaine, il fit quelques pas dans la chambre en la brandissant comme pour se donner une contenance.

Timothée crut deviner la marche de la pensée secrète de son visiteur au mouvement oscillatoire de la cravache qui s'augmentait progressivement.

— Est-ce là tout ce que vous avez à me dire? lui dit-il; et saisissant un bâton ferré placé près de son lit, il le fit tourner entre ses doigts avec une prestesse et une dextérité merveilleuses.

— Qu'est-ce que cela signifie? dit le gentleman en faisant cesser tout à coup le sifflement de sa cravache et la plaçant sous son bras, mais sans cesser d'avoir la main dessus cependant.

— Cela signifie, dit l'artiste en interrompant la rotation de son bâton, le posant à terre et s'en servant comme de point d'appui, à la manière des lutteurs, cela signifie, monsieur, qu'une première fois vous m'avez menacé de ce petit bijou; je ne vous l'ai point brisé sur la figure par égard pour l'œuvre de l'artiste; aujourd'hui, si pareille fantaisie vous reprend, prenez garde à votre tour!

— Il me menace! s'écria Albert, et, par un mouvement irréfléchi, il brandit de nouveau sa cravache, sans la diriger toutefois vers son adversaire.

Timothée recommença tranquillement son moulinet.

— Et dire qu'on ne peut se battre avec ces gens-là! dit Albert en frappant du pied avec fureur.

— Pourquoi pas? Admettez-vous donc seulement qu'on puisse les battre, ces gens-là? Vous avez des poings comme moi, et un bâton n'est pas si difficile à trouver. D'ailleurs, c'est la mode aujourd'hui, même parmi les modernes. La canne, la savate et la boxe française sont en honneur; Michel, Lozé et le Boucher marchent de pair avec Bertrand et Goussier.

Il disait vrai; et le bel Albert lui-même en était la preuve, car il s'était distingué tour à tour dans les salles d'escrime et de pugilat, où il était regardé comme un coryphée du double genre.

— Oh! si j'osais!... murmura-t-il, les dents serrées... mais un de ces bâtons... et avec un onguent!

— Pourquoi pas? Il n'a-t-il pas eu le grade de bachelier des lettres pour faire votre partie? Je suis fâché de ne pas être resté plus longtemps au collège.

— Au collège!... répéta Albert en relevant la tête; j'ai été au collège! et s'adressant au jeune sculpteur avec plus de calme, et même avec une sorte de bienveillance, vous

avez donc reçu quelque éducation? On peut donc se battre avec vous sans trop se faire nuire de soi?

— J'ai fait ma quatrième. Dame! voyez s'il est *Cornelius Nepos* et les *Conciones Ciceronis* sont suffisants pour donner ou recevoir un coup de bâton.

— Ça bâton! le bâton! reprit Albert avec un mouvement de dégoût. Ah! si seulement vous saviez tenir une épée!

— J'ai six mois de salle.

Ils se rapprochèrent, et, par une concession réciproque, il fut convenu que le lendemain on se rencontrerait au bois de Vincennes. Albert apporterait deux épées de même forme et de même longueur; Timothée, deux bâtons ferrés de même poids et de hauteur égale. On tirerait au sort de quelle arme on ferait l'abord usage; puis, après un temps marqué de première lutte sans résultat décisif, il devait suffire de la réclamation de l'un des deux adversaires pour changer le genre de combat.

X. B. SAINTINE.
(La suite prochainement.)

PROGRAMME ET PROFESSION DE FOI POLITIQUE DE M. DE LAMARTINE.

L'éloquent député de Mâcon vient de publier, dans le *Bien Public*, journal qu'il a fondé dans cette ville, un programme de la politique qu'il entendrait de suivre, suivant lui, pour faire accomplir à la France ses grandes destinées au dedans et au dehors. Ce nouveau manifeste de l'auteur des *Giordins* est écrit avec une élévation de pensée et une magnificence de style qui lui ont valu un immense retentissement. Cependant, deux journaux de Paris se sont abstenus de reproduire cette espèce de catéchisme politique du député de Mâcon; l'un est le *Journal des Débats*, organe de M. Guizot; l'autre, le *Constitutionnel*, organe de M. Thier. Ces deux initiatives politiques se sont rencontrées dans le même silence, dans le même dédain des théories de M. de Lamartine. Le *National* s'applaudit de l'immense chemin qu'a parcouru ce dernier depuis le jour où il chantait en strophes harmonieuses les royautés de droit divin. Vainement, ajoute-t-il, il essaiera de le maintenir dans une sorte de région intermédiaire. Il n'est pas plus permis à un esprit juste de se dérober aux conséquences de la logique, qu'il n'est possible à un corps lancé dans l'espace de désobéir à la loi de gravitation.

« Au commencement d'une nouvelle année politique et à l'ouverture d'une nouvelle rédaction, il est peut-être utile de repasser légèrement la main sur nos principes pour enlever la poussière on la rouille qui pourrait s'y être attachée, par notre faute, dans l'esprit de ceux qui nous lisent, et pour bien dire qui nous sommes à nos amis et à nos ennemis. Nous l'avons dit mille fois; mais ce siècle à Porcille dure; ne nous lassons pas de le redire, puisqu'on ne cesse pas de nous le redemander.

« Nous comprenons parfaitement, au reste, qu'on ne nous entende pas du premier mot. Ce temps s'appelle confusion; les opinions sont une mêlée; les partis sont un chaos; la langue des idées nouvelles n'est pas faite encore; rien n'est plus embarrassant qu'une bonne définition à donner de soi-même, en religion, en philosophie, en politique. On le sent, on le sait, on vit et on meurt au beau point sans cause, mais on ne peut pas la nommer. C'est la difficulté et le travail de ces temps de classer les choses et les hommes. Quand ils seront classés, les uns s'appelleront d'un nom, les autres d'un autre, en rang, on se complera, et la lumière sera faite. En attendant, il y a toujours un peu de ténèbres sur les opinions les plus nettes et sur les consciences les plus sincères. Essayons d'y jeter une clarté de plus.

« Tacite disait que, dans les temps de révolution, le plus difficile pour un homme de bien n'était pas plus de faire ou d'être que de le connaître. C'est contre la soif qu'il couvait là. En effet, il ne suffit pas aujourd'hui, comme dans les bons temps où deux idées bien définies luttaient corps à corps pour se disputer la domination du monde, de dire: Je suis royaliste ou républicain, aristocrate ou démocrate, guilphe ou gibelin, bleu ou blanc. Il n'y a pas un seul homme pensant ou il n'y ait un peu de tout cela à la fois, et dont la pensée ne soit un composé complexe de toutes les portions de vérités que chacune de ces dénominations de parti rappelle. Le monde a brouillé son catalogue. La vérité politique n'est plus tout d'un mot. Pourquoi? Le voici :

« Nous sommes en politique un sol d'alluvion. Nous succédons à des révolutions, à des réactions, à des essais fugitifs de gouvernement, qui n'ont pas permis à une idée entière de se débiter dans l'esprit des hommes. L'ancien régime, la république, le jacobinisme, le gouvernement militaire et pratorien du consulat, l'empire, la révolution de 1830 ont laissé après eux sur notre sol un fouillis de préjugés, de passions, d'idées, de souvenirs, de regrets, de ressentiments, de systèmes confus et contradictoires, à travers lequel il est prodigieusement difficile de discerner par l'intelligence la vérité politique; au dessus duquel il est plus difficile

encore de s'élever par le caractère pour découvrir l'horizon vrai de l'avenir et pour y marcher droit, tantôt avec le gouvernement, tantôt contre lui, tantôt avec les oppositions, tantôt contre elles, aujourd'hui populaire, demain méconnu et décrié.

« Et cependant, dites-nous d'un mot, vérité, honnête de bonne foi, qui nous accusez d'obscurité, où est cette vérité politique? Est-ce la vérité politique que cet ancien régime, trinité de trois tyrannies, l'Eglise, la noblesse et le clergé, où chacune de ces trois puissances détestait et levait continuellement d'abattre l'autre, mais où toutes se liguaient au besoin pour l'asservissement intellectuel et matériel du peuple?... Est-ce la vérité politique que la démogogie républicaine de 1793 ne propageant ses vérités que le glaive à la main, par la proscription et le par le terreur, et ne réprimant l'anarchie que par l'échafaud?... Est-ce la vérité politique que ce conseil dispersant devant des baïonnettes la souveraineté nationale, traitant la liberté d'un grand peuple comme la sédition de caserne, et donnant à la patrie de l'Assemblée constituante le gouvernement d'un camp?... Est-ce la vérité politique que la Restauration octroyant d'abord une charte, feuille déchirée du beau livre de la révolution de 89, puis treublant devant son propre ouvrage, vaincue par l'esprit de cour et par l'esprit d'église, et se précipitant de peur dans l'abîme d'un coup d'état contre le sens commun?... Est-ce la vérité politique, enfin, que le gouvernement de Juillet inaugure comme une royauté de la liberté, charge de créer et de fortifier, par un exercice régulier, les organes encore faibles de la démocratie, d'étendre la souveraineté nationale à tous les citoyens, de donner à chacun son rôle, sa voix, son droit dans le gouvernement de la nation et de la volonté de tous; puis, au lieu de cela, restreignant, intimidant, ayant, mutilant de jour en jour davantage ces organes; se substituant partout, lui, et une étroite oligarchie, à l'action de trente-cinq millions d'hommes, osant distinguer dans le peuple un *peuple légal* et une nation apparemment hors la loi! et réduisant tout le mécanisme de l'institution démocratique à une bourgeoisie regardant, au lieu d'une démocratie couronnée?

« Non, rien de tout cela n'est la vérité politique. La vérité politique pour nous, ce n'est ni le trône ni la dynastie, ni l'aristocratie, ni le clergé, ni la bourgeoisie, ni la démogogie, ni le parlement; c'est le peuple. C'est la raison, le droit, l'intérêt, la volonté de cent millions d'hommes sans en exclure, sans en préférer, et sans en privilégier aucun, apportant chacun avec eux leur titre de souveraineté morale signés au ciel dans leur titre de citoyen, et dont le droit, la capacité et la volonté exprimés et régularisés, forment ou doivent former ce qu'on appelle gouvernement. En un mot, nous sommes démocrates comme la nature et comme l'évangile.

« La vérité est pour nous la démocratie organisée en société civile et en gouvernement politique. Tout le reste est fiction, sophisme, mensonge, tyrannie. La fiction n'a qu'une apparence, le sophisme n'a qu'une face, le mensonge n'a qu'un temps, la tyrannie n'a qu'une arme qu'on lui brise tôt ou tard dans la main. Les gouvernements vraiment solides ne peuvent porter que sur une vérité complète. Le gouvernement démocratique sera le gouvernement éternel de l'avenir vers lequel nous marchons; telle est notre foi.

« Mais la démocratie ou le gouvernement du droit, de la volonté et de l'intérêt du peuple entier, exclut-il donc selon vous, nous dit-on, la forme unitaire au sommet et toute espèce de souvenir, de concentration ou de décoration, monarchique dans un pays de souveraineté du peuple? En un mot, êtes-vous des factieux d'idées rompant avec les institutions de votre pays, et déclarant haine et guerre au gouvernement de votre temps, au lieu de lui porter force conseil et concours comme à la forme voilée, acceptée ou imposée par la nation dont vous êtes citoyens? — Non! nous ne sommes rien moins que des factieux d'idées; nous savons compter avec les hommes; nous savons nous plier aux temps; nous savons compatir aux mœurs; nous savons calculer la force des traditions; nous savons ce que quatorze siècles d'habitudes pesent contre le poids d'une vérité absolue dans l'esprit d'un peuple; nous savons qu'on ne réagit pas la langue politique d'un pays en trois jours; nous savons enfin que les transitions sont les arches de point de l'esprit humain pour passer d'un ordre de choses à un autre sur l'aine des révolutions sans y tomber; nous savons de plus que la dénomination et le mécanisme des gouvernements sont indifférents aux fins, pourvu que ces gouvernements accomplissent en réalité l'œuvre que plus doivent accomplir; qu'il y a des monarchies libres et des républiques despotiques; que la souveraineté du peuple peut conserver une magistrature héréditaire au dernier degré de sa pyramide de pouvoirs électifs, sans abdiquer pour cela sa nature; qu'il peut laisser le nom de royauté représentative à cette magistrature par une concession de principes envers les habitudes qui rassurent l'âme des timides, sans inquiéter l'esprit des forts.